

I. La preuve des races sociales, c'est qu'elles luttent !

«*Quelle est donc la nature de cet espace, vertigineux, qui sépare
– en Amérique et dans tout l'Occident chrétien –
l'Homme (qui permet l'Humanisme !) et le Noir ?
Il est encore évident que l'ensemble des lois dont l'Homme est si fier
n'est pas agencé pour le Noir. Il est même contre lui.*»

Jean Genet, 1971.

«*La décolonisation est la rencontre de deux forces congénitalement
antagonistes qui tirent précisément leur originalité de cette sorte de
substantification que secrète et qu'alimente la situation coloniale.*»

Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*.

La question biologique (les races existent-elles dans la nature ?) ne nous intéresse pas. Du reste, elle n'intéresse pas non plus vraiment les racistes. Quoi que dise la science sur le sujet, ils restent persuadés de l'existence des races. Les réflexions morales, anthropologisantes et psychologisantes sur le racisme, comme expression perverse et mortifère du rapport à l'Autre, ne nous concernent pas plus. Si elles font le bonheur des mordus de la méditation prépuceculaire, elles n'ont aucune pertinence pour le militant. Ces réflexions sortent, en effet, du politique et de l'histoire pour revenir à une prétendue *nature éternelle* de l'Homme, à ses écarts, à ses aberrations ou à ses pathologies. Ou alors elles resserrent l'explication du racisme sur les représentations et l'imaginaire. L'idéologie, la fausse

conscience et autres mauvaises influences deviennent la vérité ultime de la réalité sociale. Dans ces paradigmes, le racisme pourrait, certes, se métamorphoser à travers l'histoire et les peuples, changer de cible ou se manifester sous des formes singulières (intolérance religieuse, nationalisme, culturalisme, biologisme, etc.) mais, en dernière instance, il serait l'avatar d'un invariant, l'hétérophobie fondamentale de l'Homme. Le postulat non dit de ces théories est que le racisme est engendré par les dissemblances réelles et l'hétérogénéité propres à l'humanité et non par les relations sociales inégalitaires qui valorisent ou fabriquent et fétichisent ces disparités. L'« anti-racisme » se réduit, dans cette perspective, à promouvoir la « tolérance », à « ouvrir les esprits », à modifier les représentations, à bousculer les normes, à enseigner la diversité humaine, pour que l'Homme accepte l'Autre dans sa Différence. Il n'est plus question ici de politique – de rapports de forces, de luttes pour bousculer ou culbuter l'État –, mais de pédagogie morale.

Qu'importe, en vérité, que la *haine de l'Autre* soit universelle et atemporelle ou presque !

Que des phénomènes similaires, dans certaines de leurs formes, au racisme blanc aient pu exister en Inde, au Japon, dans certaines régions d'Afrique, du monde arabo-musulman ou d'ailleurs, ne dit rien sur les rapports de domination que la plannète blanche exerce sur les autres peuples depuis

des siècles. Il est vain de gloser sur la généralité – et la contamination réciproque – des formes d'essentialisation, de naturalisation, d'infériorisation, de rejet, de mépris, d'intolérance ou de peur de l'Autre qui accompagnent le déploiement du racisme – comme elles accompagnent la plupart, sinon la totalité, des relations entre individus ou groupes d'individus dans les sociétés inégalitaires, voire, tout simplement, dans les rapports entre communautés et sociétés différentes. La suprématie blanche n'existe que dans ses singularités historiques. Le racisme n'est qu'une modalité – idéologique – d'existence de la *lutte des races sociales*. En ce qui nous concerne, donc, il ne nous intéresse pas de savoir si les races existent ou pas en dehors des relations sociales et politiques qui en ont tissé la trame à travers un espace-temps bien déterminé. La question qui nous importe exclusivement est celle-ci : qu'est-ce qui spécifie la relation sociale qui produit et oppose, dans le même temps, des groupes sociaux hiérarchisés qui se pensent et s'opposent comme races, délimitées par des différences imaginées et réifiées ? À travers quelles logiques sociales, quelles confrontations politiques, l'illusion des races dénoncée par les antiracistes recouvre-t-elle une réalité sociale tout à fait concrète, la lutte des races sociales ?

Ainsi, parler de *races sociales*, c'est d'abord pointer la singularité du lien social médié par ces diffé-

rences ; c'est appréhender les modalités à travers lesquelles il a pris la forme d'une polarisation sociale spécifique délimitant, en termes de race, des *groupes statutaires*. J'entends par là des groupes sociaux dont les relations hiérarchisées sont l'expression de dispositifs d'assignation et de contrainte principalement *politiques*, de l'imposition de normes et autres distinctions *symboliques*, autrement dit par un *statut* plus ou moins explicitement institutionnalisé, qui ne relève pas nécessairement de l'ordre économique. Les groupes statutaires se distinguent ainsi des classes sociales dans leur acception marxiste. Ou, plus exactement, dans leurs formes premières (les castes, les ordres...), les classes sont également des groupes statutaires dans la mesure où elles sont imbriquées dans les rapports de « dépendance personnelle » (*Le Capital*) qui caractérisent alors toutes les sphères de la vie sociale et sont donc *directement* politiques. Dans le monde précapitaliste, les classes dominantes sont immédiatement constitutives du pouvoir politique et c'est en tant que telles qu'elles s'accaparent une partie des richesses produites par les classes dominées. Ainsi, « la structure hiérarchique de la propriété foncière et de la suzeraineté militaire qui allait de pair avec elle confèrent à la noblesse la toute-puissance sur les serfs¹⁰ ». Dans la démocratie égalitaire capitaliste, l'État s'est (relativement) autonomisé, les classes n'en sont plus directement parties prenantes, l'extorsion des

richesses se réalise à travers la logique propre du Capital. La constitution des races, se caractérisant principalement par leurs *statuts* respectifs dans l'ordre politique et symbolique, suit, on le verra, un cheminement inverse.

Comme le Capital produit les classes, comme le Patriarcat produit les genres, le Colonialisme européen-mondial produit les races. Il constitue un mécanisme de différenciation et de hiérarchisation de l'humanité entre un pôle doté, en tant que race, de privilèges, invisibles ou manifestes, et un pôle racial dont la soumission à toutes sortes de violences, invisibles ou manifestes, garantit les privilèges du pôle dominant. L'existence d'un individu racialisé est déterminée ici par son *statut* racial, c'est-à-dire par son appartenance à un groupe délimité comme race inférieure ou supérieure. Le premier pôle est le monde blanc dont le Pouvoir blanc constitue la dimension politique, plus souvent institutionnalisé qu'inorganisé ; le second pôle est le monde indigène dont la Puissance politique indigène constitue la dimension politique, plus souvent virtuel, inorganique, émiétté qu'institutionnalisé. Être blanc, ce n'est pas nécessairement avoir la peau blanche ; c'est être partie intégrante du monde blanc et être reconnu comme tel ; c'est jouir de privilèges statutaires garantis par l'État. Être indigène, ce n'est pas nécessairement avoir la peau noire ou le regard fuyant ; c'est exister socialement comme condition de possibilité et de réalisation du privilège blanc.

Parler de races sociales, c'est donc aussi mettre en évidence l'unité d'un processus historique, en l'occurrence cette relation de domination/résistance inscrite dans un même continuum historique, progressivement mondialisé, sous les formes de l'esclavage des Noirs, de la colonisation, puis des différentes formes d'apartheid et de ségrégation dont les descendants d'esclaves et de colonisés ont continué à faire l'objet et contre lesquelles ils résistent encore. Car c'est bien dans la *colonisation du monde*, forme historique concrète qu'a prise la mondialisation économique, politique et culturelle, à partir du début de l'expansion européenne en Afrique et de la « découverte » des Amériques, qu'il faut voir la production des races sociales, c'est-à-dire l'émergence de la suprématie blanche ou encore la structuration d'un champ politique mondial articulé autour de l'affrontement entre le Pouvoir blanc et la Puissance politique indigène.

Précisons d'abord ceci : il y a colonisation et colonisation. Les conquêtes d'Alexandre le Grand ou les différents empires musulmans ou chinois n'ont pas grand-chose à voir avec la mondialisation coloniale européenne, enracinée notamment dans les bouleversements qu'a connus l'Europe à partir de la Renaissance avec l'expansion progressive du Capital et la formation heurtée des États-nations. Toute expansion territoriale, toute oppression d'un peuple n'a pas été racialisante comme a pu l'être